

Lusitanie 1984

Un passé romain en devenir

Recebido: 1 de Setembro de 2024 / Aprovado: 4 de Outubro de 2024

https://doi.org/10.14195/2182-844X_10_1

Patrick Le Roux*

Université Sorbonne Paris Nord (USPN)

RÉSUMÉ

L'histoire de la Lusitanie romaine n'a cessé de gagner en visibilité depuis un demi-siècle. Les recherches portugaises ont accompagné les changements historiographiques qui se produisaient en Europe au bénéfice d'une meilleure connaissance des territoires antiques et de leur documentation, en particulier de l'épigraphie locale riche de promesses. La somme de J. d'Encarnaç o en 1984, les *IRCP*, a joué un rôle de catalyseur et de modèle : la méthode, rigoureuse, illustre la fécondité d'une histoire provinciale fondée sur les inscriptions à découvrir et à relire. Quatre décennies plus tard, les progrès induits permettent de mieux circonscrire les questions en suspens, de diversifier les enquêtes, d'interroger différemment les monuments épigraphiques, d'ouvrir des voies inexplorées pour mieux faire vivre les récits multiples portés par une Lusitanie désormais mieux identifiée et province créée par le pouvoir romain.

MOTS CLÉS

Conventus; Douro; épigraphie; interprétation; liens familiaux

ABSTRACT

The history of Roman Lusitania has continued to gain in interest over the last fifty years. Portuguese research has kept pace with the changes in historiography that have taken place in Europe, in favour of a better understanding of the ancient territories and their documentation, particularly the promising local epigraphy. J. d'Encarnação's masterly 1984 book, *IRCP*, acted as a catalyst and a model: the rigorous method illustrated the fruitfulness of a provincial history based on inscriptions to be discovered and reread. Four decades on, the progress that has been made means that we can now better define the questions that remain unanswered, diversify our methods of investigation, examine epigraphic monuments in a different way, and open up unexplored avenues to bring to life the multiple narratives of a Lusitania that is now better identified as a province created by Roman power.

KEYWORDS

Conventus; Douro; inscriptions; interpretation; family links

* leroux.patrick@club-internet.fr

Lusitanie 1984 Un passé romain en devenir**

Les incertitudes, les hésitations, les différences d'interprétation, les erreurs font partie de l'écriture de l'histoire dès l'étape initiale d'une enquête. Le passage d'un document quelconque à une lecture intelligible et approfondie suscite en effet questions, doutes, méthodes à redéfinir constamment avec l'idée que la « vérité » n'est pas nécessairement à l'arrivée, car la totalité ne peut être embrassée d'emblée, ce qui expose à des oublis, des insuffisances ou des lacunes, outre nos ignorances. Les faits ou contenus ouvrent sur un déchiffrement de la réalité, d'une réalité qui ne peut pas s'imposer une fois pour toutes¹. Entre le passé et le document de nombreux prismes plus ou moins déformants créent une opacité parfois insurmontable. L'historiographie comme lecture au service de l'interprétation et d'un recours à d'autres disciplines s'impose dès lors comme outil de la réflexion : la mise en évidence des limites de la « méthode critique » au cours du XX^e siècle a modifié les conceptions d'un travail historique exclusivement fondé sur les « sources », « rien que les sources » comme on disait. L'historien est

désormais reconnu comme un intervenant à part entière, acteur d'une culture fondée en partie sur un héritage partagé, doué de raison, d'imagination et d'objectivité.

1. Une « Lusitanie » en quête d'identité²

Dès les années soixante, divers facteurs politiques et sociaux à l'échelle de l'Europe et même du monde accélèrent la remise en question des « romans nationaux » les mieux établis, interrogèrent la légitimité des empires coloniaux, au moment où les progrès techniques et technologiques capables de transformer les « modes de vie » de chacun pesaient sur le quotidien et les conditions sociales³. Les études classiques, les structures de la recherche, les programmes et les historiographies furent absorbés dans un mouvement intellectuel inédit qui invitait aux révisions et à la réflexion⁴.

a. Un « aggiornamento » documentaire

Les provinces romaines occidentales, moins présentes que la plupart dans la littérature classique gréco-

** L'article est dédié à un savant de très grande qualité et à l'ami accueillant, toujours disponible. Nos liens personnels jamais interrompus se sont noués il y a cinquante années, lors du colloque à l'Université de Porto (1973). Des séjours communs au Centre Pierre Paris de Bordeaux, aujourd'hui Ausonius, des vacances complices au pays de Cascais, des échanges constants ont nourri mon admiration pour un vrai « cavalheiro » qui illustre par son exemple *l'humanitas*, *l'amor patriae* et *l'amicitia* avec un égal bonheur.

1 Il s'agit seulement de dire que tout résultat est provisoire à partir du moment où le sens est à construire, ce qui est un motif supplémentaire pour poursuivre les enquêtes, y compris en histoire ancienne guettée par une forme de « découragement » injustifié : le chemin y est seulement semé de plus d'embûches que dans d'autres périodes plus récentes.

2 Dans le cas précis du Portugal, identifié alors historiquement à la Lusitanie, le 25 avril 1974 a constitué un « dé-clic » aussi pour les disciplines dédiées aux passés anciens.

3 Malgré la « guerre froide », les décolonisations, une nouvelle prospérité accompagnée de progrès matériels ont créé les conditions de révisions et curiosités nouvelles favorables aux recherches et enquêtes.

4 Les années soixante et soixante-dix caractérisèrent la mise en place de recherches structurées au sein d'équipes institutionnelles de « spécialistes » toujours plus nombreux, financées et pérennisées.

romaine, sont tributaires des disciplines archéologiques, parmi lesquelles la compréhension des vestiges encore visibles ou découverts par les fouilles est décisive⁵. Ces traces constituent le lien consubstantiel de la Lusitanie au passé romain. Reflet des activités et des comportements humains, le matériel dit « archéologique » englobe naturellement les monuments et documents épigraphiques multiples et divers. Les inscriptions participent pleinement de nos connaissances de la Lusitanie et constituent un apport irremplaçable parce que *sui generis*.

Une mise à jour informée, illustrée abondamment et visant à réhabiliter légitimement un patrimoine portugais d'époque romaine insuffisamment évalué, parut en 1973 sous la plume de J. de Alarcão⁶. La couverture associait la tête d'Agrippine⁷, la nièce (*filia fratris*) de Claude, à une carte situant le Portugal par rapport à la péninsule. Sous forme d'un ouvrage de vulgarisation maîtrisée, le passé romain du Portugal (non de la Lusitanie) était présenté dans sa richesse et sa diversité factuelle. L'accent était mis sur l'intégration du Portugal au monde romain et à sa dimension civilisée. La présentation correspondait à un bilan selon les chapitres classiques partant de l'intégration territoriale au cours des siècles de domination romaine, de l'administration avant d'aborder la société, l'économie, la religion et l'art. Volontairement descriptif, le discours historique se limitait à la chronologie et aux étapes des transformations observables surtout sur le plan des productions artistiques et de la religion. Au lecteur de se faire une opinion en fonction de ses centres d'inté-

rêt et de ses choix intellectuels conformément à une historiographie née au XIX^e siècle et devenue une référence « scientifique ».

Le mot « romanisation » n'est guère utilisé⁸. La « domination romaine » est lue comme un fait global à l'origine d'une nouvelle période de l'histoire du Portugal. En revanche, les divinités « indigènes » indiquent que le contrôle romain, porteur de nombreux changements, n'a pas effacé d'un trait le passé malgré la soumission par les armes. Au contraire, la pratique religieuse influencée par les rites romains engendra la rénovation de cultes ancestraux devenus visibles par le biais de lieux spécialisés et d'autels ou temples⁹. L'érudition, tributaire de l'archéologie et de ses dimensions quantitatives et qualitatives, contournait volontairement encore les problèmes identitaires. L'historiographie portugaise, confrontée à la difficulté d'un territoire provincial romain, la Lusitanie, désormais distribué entre deux nations modernes concurrentes, revendiquait l'appartenance à la civilisation romaine. Les enquêtes visaient surtout la diffusion des connaissances, la compilation d'une documentation à découvrir et à renouveler site par site en l'absence de traces prestigieuses ou symboliques. *Conimbriga* (Condeixa-a-Velha) déjà fouillée entre 1930 et 1944, fit l'objet d'une reprise programmée par des équipes franco-portugaises entre 1964 et 1971, intégralement publiée ensuite¹⁰. *Conimbriga* devint le témoin représentatif des effets complexes et multiples de l'expansion et de l'urbanisation romaines au Portugal, dans le

5 Les Gaules, les terres ibériques, les Germanies ou les provinces alpines témoignent d'un intérêt accru pour la protection des sites et les programmes destinés à les préserver et à poursuivre les explorations.

6 Alarcão 1973. L'a. souligne l'absence d'ouvrage de synthèse sur le sujet depuis 1928 et le chapitre dû à Virgílio Correia, « o domínio romano », dans *l'Historia de Portugal*.

7 Trouvée à *Aeminium* (Coïmbre).

8 L'adjectif « romain » tient lieu de caractérisation historique et ne demande pas de définition. « Romanisation » est présent à propos des divinités « indigènes » et désigne une phase dynamique de progression des habitudes religieuses romaines au II^e s.

9 Cf. p. 167-168. Les divinités locales conservèrent en partie leur originalité et leur mode d'action particulier illustré par leur multiplication indéfinie.

10 Alarcão, Étienne (dir.), 1977-1979.

contexte d'un empire romain triomphant modelé par les Flaviens après Auguste, parvenant à se perpétuer jusqu'au V^eme siècle¹¹.

Sous un titre identique, la version éditée plus tard en anglais, approfondie¹², fut accompagnée de trois fascicules bilingues d'un répertoire géographique de près de trois mille sites ayant produit des traces antiques¹³. L'esprit d'inventaire complet s'apparentait à la fois à la synthèse érudite et à une carte archéologique quasi exhaustive, une nouveauté dans le contexte portugais. La publication prolongeait, en l'exprimant pleinement, l'effort de mutation des recherches archéologiques et antiques au Portugal depuis plus d'une vingtaine d'années. Sur le plan épigraphique, la référence demeurait essentiellement le *CIL* II dû à E. Hübner, malgré des imperfections, voire des lacunes bien identifiées. En raison des découvertes incessantes et des relectures nombreuses principalement, naquit l'idée d'une indispensable révision incitant à une réédition complète du *CIL*, anticipée par les *RIT* de G. Alföldy en particulier, parues en 1975¹⁴. Un colloque international tenu à Bordeaux en 1982 joua le rôle d'une réflexion au service de la discipline sur les méthodes et les orientations souhaitables dans l'élaboration des recueils épigraphiques modernes¹⁵.

Un mouvement perceptible poussait depuis déjà quelque temps à un renouvellement progressif des recherches et des interrogations

sur la Lusitanie romaine et à ses relations avec le Portugal moderne. Les cadres nationaux étaient confrontés à des enquêtes qui mettaient en exergue les obstacles qu'ils opposaient à un élargissement nécessaire de lectures qui n'étaient pas que documentaires. Les traits partagés, les comparaisons raisonnées offraient de nouvelles « perspectives ». Les frontières modernes bridaient plus qu'elles n'éclairaient les modalités antiques de développement territorial, de relations sociales et économiques, de mutations culturelles. Des « problématiques » communes concentraient l'attention de la plupart des spécialistes de tous horizons. Un vocabulaire reformulé émergeait peu à peu. Les « indigènes » formaient le symétrique de la notion de plus en plus répandue de « romanisation¹⁶ », elle-même vite concurrencée par la « résistance » à l'empire. Les croyances religieuses antérieures à Rome et au christianisme n'avaient pas encore reçu un système de lecture fondé sur la cohérence, sur les logiques des panthéons et des cultes qui en déterminaient la pratique quotidienne. Le « syncrétisme » avait tendance à s'imposer chez ceux qui ne se résolvaient pas à un émiettement « primitiviste » des cultes locaux et de leurs entités multipliées, souvent à l'inspiration du monothéisme chrétien¹⁷.

11 La période flavienne, marquée par l'octroi du *ius Latii* à l'ensemble des cités pérégrines des *Hispaniae*, rencontrait plus qu'un écho à *Conimbriga*, dans la droite ligne des effets remarquables de la « municipalisation » consécutive à la décision de Vespasien. L'idée de la « réussite » de Rome sous-tendait les résultats de la recherche.

12 Défini ici comme « le cœur de la Lusitanie antique ».

13 Alarcão 1988.

14 Alföldy 1975. Dès 1981, une refonte complète et pionnière du *CIL* II avait été décidée à l'initiative de collègues allemands : associant les Espagnols et les Portugais libres de choisir leurs collaborateurs, les fascicules parus à ce jour sont identifiés comme *CIL* II². Aujourd'hui la poursuite des publications s'effectue toujours sous le patronage de l'Académie de Berlin.

15 *Épigraphie Hispanique* 1984.

16 Elle remontait à la fin du XIX^eme et au début du XX^eme siècle mais demeura d'un usage limité parmi les épigraphistes et les historiens jusqu'à la fin de la guerre 1939-1945.

17 La « déchristianisation » des lectures antiques du paganisme commençait à peine : voir les travaux de J. Scheid en particulier qui ont contribué, avec d'autres, à cette « prise de conscience ».

Les inscriptions provinciales, jugées moins prestigieuses que celles issues de Rome ou de l'Italie¹⁸, commençaient à retenir l'attention s'agissant surtout des inscriptions funéraires, des inscriptions votives, des onomastiques ou des théonymes qu'elles dévoilaient. En 1976, le volume II des *Fouilles de Conimbriga*, Épigraphie et sculpture, situait d'emblée l'épigraphie à la rencontre de l'histoire et de l'archéologie, attestant l'autonomie croissante et l'apport d'une discipline longtemps regardée comme auxiliaire de la (grande) histoire.

b. Les IRCP 1984 : l'histoire par l'épigraphie

Issu d'une thèse universitaire, le volume des *IRCP* en deux tomes étudiait les inscriptions, les analysait en langue vernaculaire pour le commentaire¹⁹, orienté sur les traits originaux d'un document et sur les difficultés ou incertitudes qu'il présentait. Le classement géographique, du sud au nord, allait de pair avec des définitions territoriales, réexaminées, des communautés et sites administratifs antiques. Les inscriptions étaient datées selon des critères définis par la pratique commune, nuancée en fonction d'influences locales ou régionales observables. Les descriptions des supports, en plus ou moins bon état, toujours conservés ou répertoriés dans les notices anciennes étaient la règle, comme sont consignées les dimensions des monuments, les mesures du champ épigraphique, les tailles des lettres.

Le choix d'un conventus, jugé peu adaptable dans les recueils modernes, s'inspirait du *CIL*. Ce cadre supposait de réviser toutefois minu-

tieusement les limites administratives externes et internes de la « circonscription » antique et de redéfinir les territoires des cités qui la composaient alors en cherchant à faire abstraction des délimitations actuelles²⁰. La connaissance directe des régions portugaises concernées constituait un progrès incontestable par rapport à l'ouvrage d'Émile Hübner : le « pionnier » allemand, surtout en charge de la totalité des territoires péninsulaires avait été contraint à des séjours espacés et inconfortables, dépendait d'informateurs locaux, souvent des amateurs passionnés. Le recours systématique à la photographie, chaque fois que le document le permettait, participait d'une étude affinée et structurée des séries épigraphiques laissant la possibilité de retours fréquents sur le monument et les lectures initiales ponctués, presque toujours par des gains de méthode.

Les prospections et enquêtes visant à regrouper les inscriptions déjà inventoriées allaient de pair avec de nouvelles informations et des découvertes périodiques qui enrichirent considérablement le recueil rassemblant 680 notices en 1984²¹. L'auteur dit clairement qu'il a conçu le travail comme « *atualização do CIL* » (p. 8) s'agissant du conventus. Il a préservé les catégories rangées selon les critères établis par le Corpus : sans entrer dans le détail, les inscriptions votives, les dédicaces impériales, les textes honorifiques et civiques, l'épigraphie funéraire. La mesure de l'effort et des approfondissements qu'il impliquait s'observe dans le volume de synthèse – véritable nouveauté et affirmation du lien étroit entre histoire et épigraphie – placé autour d'une thématique alors dominante dans les études provinciales romaines

18 Les critères sont bien identifiés : résidence de l'empereur, des aristocraties sénatoriales et équestres, centre économique et culturel du monde romain, prééminence définie par l'histoire.

19 Le *CIL* a choisi le latin « langue universelle » et les nouveaux volumes poursuivent dans cette voie.

20 Il convient de noter ici qu'en l'absence de documents antiques modélisés, les limites sont toujours l'objet de débats et ne peuvent pas être établies sur des bases incontestables que ne sont pas sur ce plan les circonscriptions médiévales. Les bornages d'époque romaine n'étaient que rarement conservés dès la fin de l'Antiquité et les éléments naturels contribuaient fréquemment à fixer des repères devenus non identifiables.

21 Aujourd'hui, faute de recensement précis, on ne peut évaluer approximativement les nouvelles inscriptions du conventus mises au jour en quarante ans qu'il faut en outre distinguer des révisions et relectures.

à savoir les transformations survenues dans ces territoires désormais organisés par Rome : fallait-il parler de « romanisation », d'intégration, d'infléchissements ou de mixité sachant que les débats étaient constants, parfois vifs, et le souhait de mieux connaître les populations préromaines légitime ? Quoi qu'il en fût, la perspective « conventionnelle » constituait un échantillon acceptable, mais la Lusitanie en tant que telle restait en retrait en partie pour des questions de convenances universitaires donnant la primauté au Portugal.

L'apport le plus décisif fut ainsi l'affirmation dans les notices de la dimension archéologique, matérielle de l'épigraphie associée à l'attention particulière prêtée aux divinités locales et aux populations silencieuses qui leur témoignaient leur confiance. Les habitants des provinces s'émancipaient des rigidités fondées sur le droit et sur les critères romains hiérarchisés et abstraits. Les pierres ou matériaux, les monuments gravés, leurs emplacements, leur conservation au cours des âges ancrèrent les textes dans l'espace, dans le temps, dans les pratiques sociales et culturelles des sociétés antiques auxquelles elles faisaient écho. Mesurer un support, décrire ses caractéristiques essentielles n'était plus seulement identifier un document ni le rendre comparable à d'autres : l'inscription devenait un tout ouvrant sur un discours global dont il convenait aussi de cerner les originalités ou les singularités voire les silences ou les impossibilités. Les inscriptions souvent produites par les fouilles et les sites visibles étaient désormais dissociables d'une archéologie « noble », venaient au jour dans des contextes insoupçonnés, inédits, difficilement déchiffrables.

L'autonomie disciplinaire illustrée par l'épigraphie laissait entrevoir des interrogations et des lectures nouvelles du passé. Sans doute, les structures administratives, les conditions juridiques, les

formes politiques et les catégories sociales dominantes contribuaient-elles toujours à une lecture des histoires provinciales et romaines solidaires. Des études ciblées sur des groupes humains et sociaux négligés commençaient à voir le jour en attendant les oubliés de la prosopographie ou les anonymes pourtant inscrits dans une vie de relations personnelles, familiales, professionnelles ou attestant des activités diverses à mieux connaître. Autant qu'à un élargissement c'est à un approfondissement culturel des histoires locales et de l'épigraphie qu'invitaient avec d'autres les *IRCP* devenues désormais un modèle à suivre²². Inévitablement, l'histoire se trouvait à la croisée des chemins qui devaient gagner encore en liberté. La Lusitanie mieux identifiée n'avait pas encore trouvé sa place.

2. Quarante années plus tard ...

Un pas a désormais été franchi. Deux publications parallèles autour d'une exposition et de sa thématique nouvelle ont replacé au centre de l'histoire ancienne la Lusitanie romaine comme patrimoine commun de populations nationales devenues distinctes²³. Ce changement du regard appelle, semble-t-il, un système modifié de lecture de la période antique provinciale, à quelles conditions et dans quelle mesure ? Les conséquences n'en ont pas encore été entièrement évaluées.

a. Problèmes anciens, lectures nouvelles

La Lusitanie romaine territoriale « réunifiée » induit une réélaboration des questionnaires et de leur traitement. Le retour à la Lusitanie comme

22 J. d'Encarnação, en poste à Coïmbre, a joué le rôle d'animateur et d'aiguillon inlassable dans les recherches et l'enseignement de l'épigraphie romaine, ayant en outre contribué à la création et à la poursuite ininterrompue du *Ficheiro Epigrafico*. Lire aussi le témoignage de Alarcão 2021 qui rend hommage à l'activité pédagogique de J. d'Encarnação dans le domaine de l'épigraphie.

23 J. M. Álvarez Martínez, A. Carvalho, C. Fabião (eds) 2015 ; Idd. 2016. J'avais moi-même, peu auparavant, abordé cette question nationale et historique fondamentale dans ce qui est devenu un ouvrage bilingue : Le Roux 2014.

unité administrative modifie paradoxalement la perception historique de la province : la verticalité inhérente au gouvernement romain et au système d'envoyés ou de délégués s'estompe et souligne l'absence d'unification de territoires provinciaux produit d'un « regard éloigné ». La dimension horizontale place au premier plan les espaces autonomes et parfois morcelés regroupés dans l'ensemble de la province, non limités à un statut politique ou juridique. De même, centre et périphérie perdent de leur raison d'être, en partie biaisée il est vrai, en se multipliant. Selon les zones et les régions, les relations s'organisent autour de réalités sociales, culturelles et économiques tour à tour centrales ou à l'écart. La diversité et les nuances changeantes dessinent désormais les lignes directrices des analyses et des expressions visibles des changements. Le prisme de la cité, source de cohésion et d'inclusion uniformisée, n'est pas sans limites : les individus, les sociétés locales, leur rôle plus ou moins actif et favorisé par les conjonctures pointent vers les différences, les rythmes locaux divers, les aptitudes des citoyens à tirer parti ou non de leur environnement.

Un exemple éloquent en est *Olisip(p)o*, Lisbonne. Son histoire est apparue parfois décalée, incompréhensible, à juger d'après son statut actuel dans un contexte de compétition mémorielle et identitaire, comme si elle aurait dû devenir la capitale provinciale antique en raison de ses nombreux « atouts »²⁴. Malgré un ensevelissement accentué par des siècles d'histoire parfois tragiques et dommageables, émerge une agglomération active et d'une grande vitalité à l'époque romaine, indépendamment de sa place assignée par la politique et les statuts. *Olisip(p)o* rend palpable le rôle des curiosités passionnées et inlassables, gratuites. Née de la mer et du fleuve, la ville était ouverte sur le monde habité, sur une mer extérieure mieux apprivoisée, ne

se pliait pas aux injonctions supposées d'on ne sait quelle position finistérienne. L'épigraphie romaine de Lisbonne fait apparaître le contraire.

Les pierres ne parlent pas seules. Il convient de leur donner la parole, une parole contradictoire, à l'abri de préjugés ou de dogmes. Les inscriptions *olisip(p)onenses* attestent une diversité originale qu'il s'agisse des supports ou des contenus et des formulaires ordinairement moins répandus, imparfaitement analysés (par exemple : *post mortem, cognatus*). La société y révèle sans surprise la présence non négligeable et colorée des milieux d'origine servile. Toutefois, à la réflexion, il conviendrait de s'arrêter sur les comportements et les familles concernées en plaçant au second plan les cadres juridiques et sociaux officiels. À bien y regarder, ce n'est pas une progression continue ni une promotion sociale qui attirent l'attention. Ces esclaves et affranchis préservaient tout autant leur groupe familial et dessinaient des relations et des activités marquées au coin de la liberté et des hasards.

Ces quelques notations rapides et non exhaustives appellent deux remarques. D'une part, une mise à jour du corpus local d'*Olisip(p)o* est indispensable et offre un programme de recherche collectif prometteur. D'autre part, les inscriptions, malgré les traits prêtés à une gravure dans la pierre, ne sont jamais figées et doivent être relues et réinterrogées au prix de questions sans cesse reformulées, repensées. Les problèmes de méthode qui vont de pair s'élargissent et demandent de réexaminer les notions de comparaison, d'originalité ou de singularité, plus encore de nuancer un discours souvent limité à des références à des généralisations en matière de relations, non attentif à la réalité rugueuse et contraignante du vécu.

24 Cf. da Silva 1944, p. 40 : « *Lisboa outrora chamada Olisipo, talvez a principal cidade em importancia, da provincia romana de Lusitania, cuja capital era Mérida, foi, sob o dominio romano, uma cidade rica e florescente ...* ».

b. Déchiffrer et mieux comprendre

Une lecture immédiate, même en présence de l'inscription la plus lisible en apparence, est très rare. Dans les *IRCP*²⁵ (fig. 0), un document alors inédit conjugue des difficultés persistantes faute de pouvoir examiner d'emblée le récit épigraphique dans sa totalité antique :

D. M. S. M. PRECCI / VS QVIR. PAETVS / ANNO. LXXV / PRECCIA VEGETI F. / MAXVMA AN. XXX / PRECCIA PAETI F. PAETIL/LA AN. XII PRECCIA ARCO / NIS F. TVSCA AN. XXXV / H. S. S. S. V. T. L.

Consacré aux dieux mânes. Marcus Preccius Paetus, de la tribu Quirina, âgé de 75 ans, Preccia Maxuma, fille de Vegetus, âgée de 30 ans, Preccia Paetilla, fille de Paetus, âgée de 12 ans, Preccia Tusca, fille d'Arco, âgée de 35 ans ont été placés ici ; que la terre vous soit légère.

Cette plaque funéraire en marbre²⁶ était apposée sur la façade d'un monument abritant des défunts d'une même famille comme le souligne la formule finale *h s s v t l* attestée ailleurs dans la péninsule ibérique²⁷. Le personnage à l'origine de la tombe est un notable citoyen romain d'une cité non identifiée, aujourd'hui Monforte

ou Elvas²⁸. Le gentilice *Preccius* est un *unicum* sous cette forme et demeure rare. En revanche, *Paetus* est célèbre par divers épisodes romains d'opposition aux empereurs. Parmi eux, *Caecina Paetus* dont l'épouse *Arria*, à l'heure du suicide, lui montra l'exemple et le chemin du courage²⁹. Le diminutif *Paetilla* de la fille, formé sur le surnom du père, est un hypocoristique lié à l'affection portée à son enfant. La formule *DMS*, la dénomination de *Paetus* sans filiation et avec la tribu, qui suggère une citoyenneté acquise par la gestion d'une charge municipale, date l'inscription du II^e siècle, peut-être de la première moitié³⁰.

Les gentilices rattachent les parents accompagnant *Paetus* à une même famille, mais les femmes mentionnées n'ont pas toutes le même père. *Paetus* est celui d'une fille décédée jeune et *Maxima* et *Tusca* ont pour père *Vegetus* et *Arco*, de nom unique selon une habitude fréquente dans les communautés d'origine pérégrine³¹. La mention des âges au décès n'éclaire pas le tableau car le regroupement dans un même monument peut masquer des morts chronologiquement éloignées. Devenu citoyen, *Paetus* aurait pu conférer la citoyenneté à son épouse *Maxuma*, fille d'un *Vegetus*, décédée prématurément et mère de *Paetilla*³². *Preccia Tusca* fille d'*Arco* avait pour

25 *IRCP* 595a = *AE* 1984, 464.

26 La plaque (54 x 88,5 x 16) est gravée dans un cadre mouluré en creux (48 x 53,5) dont le dos est seulement dégrossi.

27 Cf. les indices du *CIL* II, p. 1178. Au singulier ou au pluriel, la formule n'a pas de valeur chronologique : Le Roux, 2016, p. 285-299.

28 Sur l'appartenance conventuelle d'Elvas, cf. la communication de J. Edmondson dans le volume.

29 Plin le J., III, 16, 6 : *Paete non dolet* aurait-elle dit en se poignardant. Son mari avait été condamné à mort par Claude pour complot. *Paetus* est aussi le surnom du stoïcien P. Clodius Thræsea *Paetus* adversaire malheureux de Néron et beau-père de *Caecina*.

30 Les données manquent pour une datation précise, comme souvent. L'absence d'*origo* est peut-être liée au fait que le territoire est celui de la cité. Les critères formels ne proposent aucune chronologie définitive mais il convient de se méfier d'une appréciation faussée de l'écriture due à l'état de la pierre.

31 Dans les cités de droit latin, l'expression de la filiation par le nom unique du père a persisté même quand celui-ci était devenu citoyen romain.

32 *Maxuma* pourrait en théorie être une fille d'un *Preccius Vegetus* lui-même fils de *Paetus*, mais l'ordre de présentation à proximité du père de famille conseille de distinguer son cas de celui de *Tusca*.

père un fils de Paetus et représentait la génération suivante en qualité de petite-fille³³. Comme l'a noté J. d'Encarnação, l'épithaphe traduit une évolution culturelle au profit des pratiques romaines (lecture « emic » des sociologues) par l'adaptation des formules locales aux nouvelles réalités juridiques et politiques associées à l'apprentissage de la cité (lecture « etic »).

Ce « décryptage » juridico-épigraphique suivant les méthodes dominantes n'est pas entièrement satisfaisant. La dimension locale, familiale, sociale et affective devrait être au premier plan et reste pourtant en retrait. L'impossibilité de se représenter le contexte funéraire, plus encore les événements susceptibles d'explicitier les écarts des âges aux décès suggèrent que le récit a été tronqué par la force des choses dans ce qu'il avait de plus proche de la réalité et des « accidents » de la vie. Une enquête approfondie devrait redéfinir des méthodes autorisant à avancer sur ce chemin. Cette remarque exprime que les problèmes matériels de lecture d'une lettre illisible ou d'un fragment de mot sont d'un autre registre et ne font pas obligatoirement progresser le savoir historique, quoi qu'il en soit seulement les *indices*³⁴.

L'épigraphie de Lisbonne attire aussi l'attention à deux reprises sur l'expression *post mortem*, peu usitée dans les inscriptions funéraires³⁵. Ici, une succession *ab intestat* est en cause et la formule revêt un caractère technique complexe précisé par les textes juridiques et notamment Gaius³⁶. Les héritiers ou certains d'entre eux n'ont été reconnus comme

tels qu'après le décès du père ou du détenteur des biens. Dans les provinces, la clause engageait solidairement les héritiers internes s'agissant en particulier des frais de sépulture, rien n'ayant été arrêté auparavant. Malgré les apparences, les inscriptions funéraires invitent à mieux regarder des situations complexes et en partie conflictuelles dont les rites et la forme de la sépulture n'étaient pas la seule référence intéressante. On peut ajouter que les lieux funéraires offrent des possibilités que ne fournissent pas souvent les pierres ou stèles isolées en partie déplacées.

Il apparaît finalement qu'une inscription funéraire propose plusieurs lectures partielles dont aucune ne devrait être minorée ni oubliée avant inventaire. S'en tenir dans les cas évoqués aux aspects ethniques, culturels et juridiques revient à distraire nombre de questions sans réponse. L'idée de mobilité, de parcours familial, d'activités variées ne peut être avancée sans compléments documentaires indéterminés ni donc sans nouvelles enquêtes. On le comprend, des hypothèses pour la forme au nom de la bonne méthode n'améliorent pas mécaniquement l'intelligence historique. Faire progresser les disciplines et leur conjonction afin de mieux retrouver le passé relève aussi en partie de l'inattendu, de l'intuition.

33 Preccius Arco apparaît, plus vraisemblablement que Vegetus, comme étant un fils de Paetus dans ce tableau. Cf. la rubrique 21 de la loi d'Irni sur l'inclusion des petites-filles au nombre des nouveaux citoyens.

34 Ce qui est ici en question sont les inscriptions funéraires et votives courantes, mal conservées et usées par le temps. Dans un autre contexte, chacun sait qu'une lettre mieux lue peut modifier le contexte et la chronologie du document.

35 *CIL* II, 227 = Vieira 44 ; *CIL* II, 256 = Vieira 62. Cf. Le Roux 2014, p. 116-118. Les *indices* du *CIL* II enregistrent au moins sept autres occurrences (1205, 1367, 2130, 3350, 3373, 3498, 4523). *Post mortem* est associé à une disposition « à titre posthume » à distinguer du terme *postumus* aussi usité.

36 Gaius, *Inst.*, III, 25-27.

3. Les écrits restent mais ne parlent pas

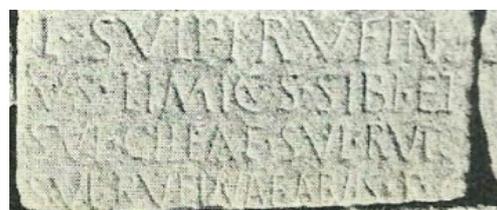
La « chose écrite³⁷ » est ce qui nous relie immédiatement à un passé quelconque par le truchement de la lecture. Une cocasserie peut aider à comprendre la complexité du rapport à l'écriture et au sens pour qui cherche à s'informer sans déformer.

a. Une inscription « pré-historique »³⁸

Dans un ouvrage, publié à « compte d'auteur » en 1972, José Correia de Azevedo un « amateur³⁹ » local de Vila do Conde, passionné par le patrimoine illustre, p. 193, une inscription de S. João da Pesqueira encastrée tête-bêche dans le mur d'une *ermida* (fig. 1)⁴⁰.



La légende porte : « *duas pedras con inscrições pré-historicas na ermida de S. Salvador do Mundo* ». L'inscription inférieure (fig. 1), appuyée contre le mur, semble-t-il, est indéchiffrable et ne saurait être datée ainsi. On lit, à l'endroit, sur la plaque supérieure (fig. 2) :



*L. Sulpi. Rufin-
us Limicus sibi et
Sul. Cileae Sul. Ruf[o]
Sul. Rufinae abvis (sic) p.[c.]*

L. 2 : le V de *Limicus*, de taille réduite, est inclus dans le C. L. 3 : le O de *Rufo* est estompé. L. 4, à la fin, lire P et non F par comparaison avec le P de *SVLPI* à la première ligne, une lecture P C étant même probable par comparaison avec l'usure du O juste au-dessus.

Lemme : *CIL* II, 434 et p. 696 = *ILER* 4770 ; *Aquae Flaviae* 1997, 299 = *HEp* 1990, 901. EDCS-05500444.

Variante : l. 3, *Cilene* (*Atlas antroponímico de la Lusitania romana*, 2003, p. 308, sous le numéro 406). *Rufo* en entier, *AquaeFlaviae* 1997, 299, EDCS-05500444. l. 4 : *abiis*, *CIL*, *ILER* ; *f(ecit)*, *CIL*, *AquaeFlaviae*, EDCS-05500444, *[fil]i(i)s(?) [p]ii(ssimis?) f(ecit)*, EDCS.

- 37 Je saisis ici l'occasion de réfléchir à la formulation retenue par les organisateurs pour définir le thème des journées.
- 38 Cette « appellation étonnante » n'est pas due, bien sûr, au fait que la pierre ait été encastrée tête en bas dans le mur comme on verra. Je ne rencontre qu'une justification possible au qualificatif employé à tort : l'idée que l'inscription était antérieure à la création du Portugal comme royaume indépendant serait une hypothèse plausible en l'absence d'explication de l'auteur.
- 39 C'est ainsi qu'il se présente.
- 40 de Azevedo 1972. Les sites et monuments sont énumérés selon les districts le long de la vallée du Douro, celle du vin de Porto. La chapelle de S. Salvador do Mundo, située à 4 km de S. João da Pesqueira, conserve selon l'a. d'autres inscriptions « pré-históricas » déjà étudiées (il n'y a pas de références). C'est par erreur qu'est écrit p. 192 que l'inscription, « colocada de pernas no ar » est nouvelle, récemment trouvée, sachant qu'elle est mentionnée au

Traduction : « Lucius Sulpicius Rufinus, de la cité des *Limici*, pour lui-même et pour Sulpicia Cilea, pour Sulpicius Rufus, pour Sulpicia Rufina, ses aïeux, a fait poser (ce monument). »

On l'a signalé, le renvoi au *CIL* II n'est pas mentionné dans le *Património artístico*. La photo est celle publiée (à l'envers) dans l'ouvrage. La seule autre illustration disponible est devenue inutilisable par l'usage de peinture noire redessinant les lettres telles qu'elles ont été identifiées⁴¹. La ligne inférieure de la plaque en granit sans doute déjà encastrée est lisible mais la base des lettres manque. Le texte est complet ainsi.

Le lieu de provenance de l'épithaphe, à proximité de S. João da Pesqueira au sud du Douro, est situé en Lusitanie au *CIL* et dans l'AALR⁴². L'ethnique *Limicus* désignait la cité à l'origine de Ginzo de Limia, aujourd'hui dans la province d'Orense, alors en Espagne citérieure⁴³. Le support retaillé, le

contenu original soulignent les difficultés à lire et à comprendre l'inscription photographiée, redressée par mes soins⁴⁴. Les éditions antérieures avaient cependant reconnu le texte et son sens global⁴⁵. La dernière ligne n'est jamais correctement lue : ABVIS avec la ligature BV, sachant que la lecture AB est assurée et que le V est signalé par une barre oblique distincte du I qui suit. Entre *ab(a)vis* ou *a{b}vis*, la grammaire et le sens orientent vers *a{b}vis*⁴⁶. L'abréviation SVLPI à la première ligne, le F non achevé de RVF à la fin de la troisième ligne soulignent le manque de précision de la mise en page. *Abavus*, peu répandu en épigraphie, a parfois, collectivement, le sens générique d'aïeux sans indication de degré⁴⁷. Le pluriel *avi* se rapporterait alors aux grands-parents paternels.

b. Questions et réponses fragiles⁴⁸

La plaque paraît correspondre à une sépulture collective⁴⁹, aucune formule ni mention d'un âge

CIL II, 434 : la « redécouverte » a sans doute conduit à la placer (ou replacer parce qu'elle était masquée) dans le mur comme le suggère la photographie. Faute de descriptions disponibles on ne peut en dire davantage. *Ermida*, une « chapelle », rattache le document à un lieu « *ermo* », isolé ou éloigné des lieux habités.

41 Rodríguez Colmenero 1997, n° 299, p. 268 : *lamentavelmente repintada com tinta preta a cartela rectangular*. Voir aussi *HEp* 1990, 901.

42 Voir cependant la note suivante.

43 D'où l'inclusion dans l'ouvrage note précédente au titre des « migrants ». Dans le détail des doutes subsistent sur le tracé précis des deux provinces dont la limite ne répondait pas nécessairement au fleuve sur l'ensemble du parcours. La mention de *Limicus* ne suffit pas à désigner l'appartenance du lieu de sépulture à la Lusitanie. Le témoignage de Plinius l'A. *NH*, 4, 35, 113 n'entre pas dans les détails et se contente d'énoncer que la Lusitanie commence au *Durius* : comme dans d'autres exemples la ligne de partage pouvait déborder exceptionnellement d'un côté ou de l'autre.

44 L'inversion signalait surtout un intérêt limité pour le document : le contenu non immédiatement lisible, l'origine étrangère du dédicant, la modestie apparente du site antique en rendraient partiellement compte.

45 Voir « l'apparat critique » *supra* et la notice du *CIL* II.

46 ABIIS pour *avīs* (les grands-mères) à partir d'un nominatif « *avia* » au départ n'est pas justifié par le contenu du texte. Le doublement BV, qui oriente vers *avis*, est assurément fautif sous l'influence d'une confusion bien attestée en latin épigraphique entre B et V, ce qui épargne le recours à d'autres explications (cf. n. suivante), *ab iis* (« par ceux-ci » ou « loin d'eux ») du *CIL*, peu compatible avec *sibi* ou la barre oblique et inusité a priori dans un tel contexte.

47 Cf *Thll*, 1, col. 48, s. v. *abavus* est traduit comme *avus avi* chez Festus, ce qui implique une génération antérieure. Au pluriel, le mot se rencontre pour nommer indifféremment les « aïeux » : Plinius, *NH*, 18, 8, 39 : *sed defendi aequum est abavos*. Il s'agit ici d'un terme générique imprécis dont l'emploi dans l'inscription manquerait de justifications.

48 La formulation rappelle que quelle que soit la méthode utilisée, des incertitudes demeurent en raison de la singularité profonde de chaque inscription. Une enquête systématique aboutit cependant presque toujours à un enrichissement de l'intelligence du texte.

49 On écartera le cénotaphe, même en l'absence de formule d'enterrement. Il est impossible de choisir entre inhumation et incinération.

ni expression d'une filiation ne précisant toutefois les liens entre les personnes ni leur ensevelissement effectif. Sulpicius Rufinus a fait construire un édifice privé pour lui-même et sa parenté⁵⁰. Il en découle diverses questions : l'identité des gentilices, que le personnage soit masculin ou féminin, surprend dans le contexte de deux générations antérieures à Ego, d'autant qu'il est rare que le monument soit réservé aux ancêtres à l'exclusion de tout autre lien. La formule « *sibi* » implique le plus souvent le décès d'un descendant⁵¹. Sur la foi de la seule épitaphe, il n'y a pas d'indication claire pour décrypter les liens de parenté. Si les deux derniers personnages sont les grands-parents (aïeux) de L. Sulpicius, on peut faire de *Cilea* sa fille ou une épouse qu'il aurait affranchie.

Le contexte est celui d'une famille issue d'une cité latine, les *Limici* à la suite des dispositions de Vespasien sur le droit Latin dans la péninsule ibérique⁵². La cité a laissé peu de vestiges, mais on recense divers documents épigraphiques qui attestent l'accès au droit latin par la cité : le flamme

provincial *Limicus* de Tarragone suffit à l'illustrer⁵³. Des épitaphes d'Oliva, d'Anticaria et de Valeria par l'onomastique et le formulaire vont aussi dans ce sens⁵⁴. Malgré les résonances celtiques et locales des surnoms, l'onomastique est latine : les *cognomina*, en dehors de *Cilea*, sont formés sur *Rufus*, très représenté en *Callaecia* et en Lusitanie. *Cilea* semble caractéristique de la Lusitanie entre Douro et Tage⁵⁵. Les *Sulpicii* sont nombreux dans l'épigraphie péninsulaire et lusitanienne mais le prénom Lucius est rare⁵⁶. Le droit latin et l'existence de citoyens romains, certes minoritaires, définissent le contexte juridique et social de l'inscription.

La tonalité locale des *cognomina* latins, associée à la mention de l'*origo*, suggère aussi un accès de la famille à la citoyenneté romaine⁵⁷. L. Sulpicius mentionne son prénom, ce qui ne saurait être arbitraire et irait aussi dans cette direction⁵⁸. L'endogamie géographique caractérisait les familles des cités de droit latin entretenant des liens générationnels étroits⁵⁹.

-
- 50 La chapelle en surplomb du fleuve, à l'écart de l'agglomération moderne, aurait-elle pris la suite d'une sépulture antique, une tombe familiale dans un « *fundus* » dont Sulpicius était propriétaire ?
- 51 Voir par ex. N. Mathieu, *L'épitaphe et la mémoire*, Rennes, PUR, 2011 sur ce type de formulaire p. 54-71 en particulier. Ce serait la mort de *Cilea* qui serait à l'origine de la tombe en ce cas.
- 52 Galsterer 1971, p. 48, n. 84 et p. 71 n° 49 retenait 141 p. C. comme *terminus post quem* de la promotion au droit latin en raison de l'emploi de *civitas* dans les hommages impériaux *CIL* II 2516 et 2517 datés de 132 et 141. Aujourd'hui, on reconnaît avec raison que le terme *civitas* n'était pas réservé aux cités pérégrines dans les formulaires en usage. L'accession au droit latin de la *civitas Limicorum* sous les Flaviens est vraisemblable et conforme à de nombreux exemples comparables dans la documentation épigraphique provinciale. L'inscription de Tarragone n'autorise pas à dater précisément la promotion des *Limici* au rang de cité de droit latin.
- 53 *CIL* II, 4215 = *RIT* 276 = *CIL* II² 14, 1136 qui précise l'appartenance de la cité au conventus *Bracarus* (= *Bracaraugustanus*) : on tiendra compte du fait que l'inscription est aujourd'hui perdue car les *Bracari* constituaient une communauté, non une circonscription judiciaire, laquelle était appelée *conventus Bracaraugustanus*. Une erreur ou une attraction par similitude, *Limicus* appelant *Bracarus*, pourrait être à l'origine de ce qui est une confusion.
- 54 Cf. *CIL* II, 827, 2049, 3182. Il s'agit de *Limici* également.
- 55 *AALR*, p. 142-143.
- 56 *NPILH*, p. 224-225 qui constitue un échantillon daté à vérifier et à compléter. Quoi qu'il en soit, Lucius ne fut pas un prénom lié d'emblée à Sulpicius d'après les listes.
- 57 Sur l'onomastique des citoyens d'une cité latine influencée par les noms pérégrins : Le Roux 2010, p. 198-199. La présence de l'*origo* y offre plusieurs exemples d'un passage récent à la citoyenneté romaine.
- 58 Il serait le fils d'un Lucius aux origines de la promotion familiale.
- 59 La « municipalisation » sous-jacente, avec ou sans le titre de *municipium*, aurait ainsi conféré une visibilité nouvelle aux bénéficiaires de la citoyenneté romaine englobant les ascendants, ce que semble suggérer aussi la mention de l'origine *Limicus*.

La citoyenneté romaine avait été octroyée non à Lucius lui-même mais à son père, lequel n'avait pu la transmettre aux deux grands-parents qu'à titre personnel, non en vertu de la règle du droit latin⁶⁰. La grand-mère de Lucius, par son gentilice identique est en effet susceptible d'avoir été adoptée par le grand-père devenu citoyen par l'intermédiaire de son fils non mentionné⁶¹. Ainsi peut s'expliquer plus clairement l'unité du gentilice des trois membres. Cilea était alors ou l'épouse affranchie ou l'enfant biologique de L. Sulpicius.

L'inscription de S. João da Pesqueira, à la limite de la Lusitanie et de l'*Hispania citerior*, a révélé le manque de lisibilité immédiate du contenu d'une pierre funéraire dont la position tête-bêche, anecdotique, attirait surtout l'attention. Elle met aussi l'accent sur des échanges humains entre les territoires des deux rives du *Durius* dont la vallée mériterait une nouvelle enquête sous l'angle administratif, social, migratoire et culturel à l'époque romaine impériale, indépendamment du vignoble actuel qui en a modifié les données⁶².

L'émigration du groupe de parents, si elle est avérée, est liée au statut social de Rufinus et à sa décision de résider sur la rive méridionale du fleuve. L'acquisition possible d'une propriété n'est qu'une hypothèse à approfondir mais le contexte géographique et historique demande encore des explorations aléatoires.

La Lusitanie, l'épigraphie provinciale, le goût de l'enquête qu'elles ont suscité et continuent à

susciter sont une part entière de nos disciplines et de nos travaux d'écriture et de recherche. Le survol effectué ici dans le sillage de l'ouvrage devenu classique de J. d'Encarnaçao atteste sa qualité et son influence non limitée au Portugal. À l'origine de cette réunion savante, le spécialiste a incité une nouvelle fois à stimuler nos réflexions et à affiner nos méthodes. Le bilan dit en outre que la lecture du chemin parcouru ouvre sur de nouvelles définitions du travail épigraphique et de nouvelles orientations en matière d'histoire sociale. Il suggère de ne pas dissocier le document isolé d'un ensemble, tout en invitant à mieux cerner les apports individualisés de ces textes jamais analysables dans leur totalité. Un des enseignements de l'auteur des *IRCP* est aussi, outre l'esprit de pédagogie, de ne négliger aucun chemin, surtout pas celui de l'ouverture de nos interrogations aux expériences les plus variées susceptibles de consolider et d'enrichir l'épigraphie actrice de plein exercice des lectures historiques tournées vers le passé en liaison avec les exigences du présent.

60 cf. *Lex Irnitana XXI*, sur la transmission du droit de cité aux *parentes* par le magistrat bénéficiaire : Dardaine 2003, p. 95 limite à raison dans les rubriques, après d'autres, la portée de *parentes* aux pères et grands-pères, aux ascendants masculins.

61 Le document par la répétition du gentilice Sulpicius au féminin comme au masculin oriente vers cette solution raisonnable. *Sulpicius*, gentilice répandu, apparaît comme un des noms parés de célébrité en *Hispania*, sans rapport avec l'empereur Galba dont le prénom était Servius. Le service militaire du père, théoriquement possible, n'aurait pas conféré, au moment de l'*honesta missio*, la citoyenneté aux grands-parents : l'édit de Domitien (*FIRA76*) est un cas particulier.

62 Les échanges de population, les ressources des régions riveraines susceptibles d'attirer les migrants, notamment la région centrale, ne sont jamais traités ou presque et manquent dans : M. Navarro Caballero, J. J. Palao Vicente, M. Á Magallón Botaya, 2007

Bibliographie

- AALR (2003): *Atlas antroponímico de la Lusitania romana*, Bordeaux, Ausonius.
- EDCS-05500444, on line : Clauss-Slaby.
- IRCP (1984): J. d'ENCARNAÇÃO, *Inscrições romanas do conventus Pacensis. Subsídios para o estudo da romanização*, Coïmbre, 2 vol. (Instituto de Arqueologia).
- NPILH (1995): ABASCAL PALAZÓN, J. M., *Los nombres personales en las inscripciones latinas de Hispania*, Murcie.
- ALARCÃO, J. de (1973). *Portugal romano*, Lisbonne.
- ALARCÃO, J. de, et ÉTIENNE, R. (dir.) (1977-1979). *Fouilles de Conimbriga*, vol. I à VII, Paris.
- ALARCÃO, J. de, (1988). *Roman Portugal*, I, Introduction, II, *Gazetteer*, 3 fasc., Warminster.
- ALARCÃO, J. de (2021). « A epigrafia na Faculdade de Letras de Coimbra e o magistério do Doutor d'Encarnação », *Kairós. Boletim do Centro de Estudos em Arqueologia, Artes e Ciências do Património*, 11, p. 2-3.
- ALFÖLDY, G. (1975). *Die römischen Inschriften aus Tarraco*, Berlin (Madrider Forschungen).
- AZEVEDO, J. C. (1972). *Património artístico da Região Duriense*, Vila do Conde.
- DARDAINE, S. (2003). « Citoyenneté, parenté, *conubium* dans les réglements des municipes Flaviens de Bétique », in *Epigrafía y sociedad en Hispania durante el Alto imperio : estructuras y relaciones sociales*, S. Armani, B. Hurllet-Martineau, A. U. Stylow (éd.), Casa de Velázquez-Universidad de Alcalá, p. 93-106.
- Épigraphie Hispanique. Problèmes de méthode et d'édition* 1984: ouvrage publié avec le concours du Centre régional de publication du C.N.R.S. (Bordeaux), Paris, Diffusion de Bocard (Publications du Centre Pierre Paris-10).
- GALSTERER, H. (1971). *Untersuchungen zum römischen Städtewesen auf der iberischen Halbinsel*, Madrid (Madrider Forschungen).
- LE ROUX, P. (2014). *Os territorios romanos de Portugal no Alto imperio/Les territoires romains du Portugal au Haut-Empire*, *Revista do Museu de Arqueologia e Etnologia*, Universidade de São Paulo (M. I. d'Agostinho Fleming ed.), Suplemento N. 19, MAE.
- LE ROUX, P. (2016). « Quaestiones epigraphicae », *Conimbriga*, 55 (Hommage à J. d'Encarnação), p. 285-299.
- LE ROUX, P. (2014). *La creación romana de Lusitania*. Dans *Lusitania romana. Origen de dos pueblos/Lusitânia romana. Origen de dois povos*. ÁLVAREZ MARTÍNEZ, J. M., CARVALHO, A., FABIÃO, C. (eds), 2015. Museo Nacional de Arte Romano, Mérida.
- MATHIEU, N. (2011). *L'építaphe et la mémoire. Parenté et identité sociale dans les Gaules et Germanies romaines*, Rennes, PUR.
- NAVARRO CABALLERO M., PALAO VICENTE, J. J., MAGALLÓN BOTAYA, M. Á (2007). *Villes et territoires dans le bassin du Douro à l'époque romaine*, Bordeaux.
- RODRÍGUEZ COLMENERO, A. (1997). *Aquae Flaviae*. I. *Fontes epigráficas da Callaecia meridional interior* (2ª edição), Chaves (Câmara municipal).
- SILVA, V. da, (1944). *Epigrafia de Olisipo. Subsídios para a historia de Lisboa*, Lisbonne.

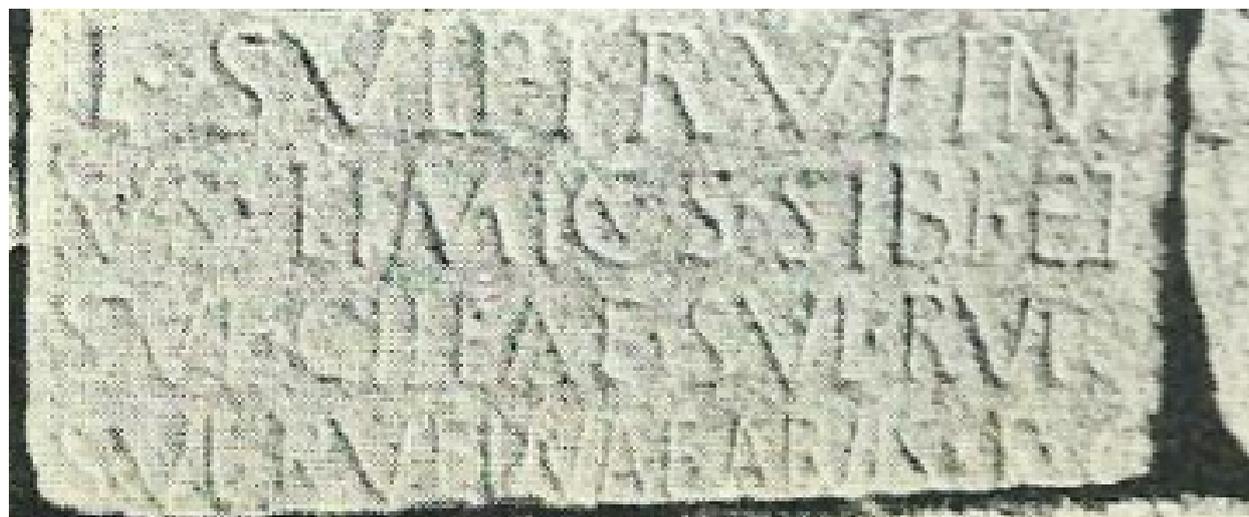


Fig.1 Bis Epitaphe des Sulpicii.